



Souffles, Vincent Dupont, 2010.
Photo : Marc Damage

Des seuils de *dansité*

par David gé Bartoli

« Votre connaissance demande un nouveau départ
Votre expérience est inutile et obsolète
Votre vocabulaire est à reconstruire
Enfin, vous allez pouvoir choisir sans regrets
Plus de re, plus de ex, plus de car, plus de si,
Restera votre corps sur lequel reconstruire
Un corps vivant qui sera votre seule croyance
Nous sommes sur le seuil. »

Vincent Dupont

La *dansité* se risque à la béance du *pas* : seuil mouvant, incertain, qui met en mouvement. Non pas mobilité d'un corps par la production d'un pas, mais écho des corps qui ouvre *pas* : écart d'entre les corps qui donne lieu. *Pas* est un seuil mouvant *dans-et-entre* les corps : *pas* là, peut-être là, mais tout aussi bien là et là, ou peut-être pas. Vertige des corps qui peuplent le monde par béance, par intervalle. Il faut se risquer au *pas* pour donner corps : l'étendue incertaine du corps, corps toujours soumis à la multiplicité des devenirs et toujours contaminé par d'autres corps, se donne à sentir par sa béance et par l'ampleur de ses échos. « Quel âge avez-vous ? - Vous » (André Breton).

Écholalie. Espacement des corps : tel un *écart*, un *s'écarter à soi* dans le mouvement du monde, un *se scander parmi les corps* qui se meuvent et s'émeuvent à même le monde ; tel un *pas encore*, un *ne pas être* encore ceci ou cela, un *ne pas être vu ou faire voir* quoi que ce soit, un (*ne*) *pas* qui ne soit ni une négation ni un négatif mais une ÉNIGME. La *dansité* engage un rapport aux corps qui se délivre en seuils : le corps n'est pas une forme stable, il est variation, multiplicité, intempestivité. Le *pas* est toujours sur le seuil et les corps sont toujours traversés par des seuils critiques, des moments de transformation où l'on risque la vie par intensité : au bord du gouffre, les corps s'engouffrent. Si la danse tient de la gestualité (faire un pas, se déplacer, se mobiliser avec son corps, physique et perceptif), la *dansité* tient du *pas* (s'engouffrer à corps perdu dans la béance du *pas*, en-deçà de toute physique, de toute forme constituée ou constituante). La *dansité* engage des corps infraphysiques d'une extrême densité sensible. Dans la *dansité*, le corps est pathique, sans contours ni contenu, sans fin ni finalité, totalement « expeausé » (Jean-Luc Nancy) : à vif, toujours déjà touché avant même de l'être en faits et gestes, il pâtit sensiblement avec le monde, traversé de part en part par de violents écarts qui le font vibrer. Le *corps-en-dansité* est transi par la folie du monde : le corps est *dansité* (expeausé en monde comme seuil d'intensité) avant d'être dansant ou dansé (réaliser une action, un geste, une danse dans le monde). Pris dans des devenirs-monde qu'il ignore, il s'expeause à l'Inconnu, n'étant lui-même ni objet ni sujet. IL y a de l'Inconnu : une *illéité* creuse l'écart, entre deux pas, entre deux gestes, entre deux corps décelables. Ce « il » est en-deçà de toute dialectique ego/alter (je/autre). C'est pourquoi la *dansité* diffère de la danse. Elle la diffère, en creux, s'engouffrant en elle comme le *duende* s'engouffre dans les corps. En Elle, il y a du spectre. A la manière des corpS insoumis du flamenco qui gardent la mémoire des luttes : le *duende* passe dans la trouée des corps dansants (chanteurs, danseurs, partenaires du moment...) qui se contaminent dans une ambiance de feu. Ambiance viscérale. Immémoriale.

Se risquer à la *dansité*, c'est *risquer de ne pas...* en revenir : se vivre comme éberlué, troublé, décontenancé, désapproprié. C'est risquer la venue, la survenue, c'est risquer « la blessure de l'événement » (Gilles Deleuze). La *dansité* tient de la blessure, de la faille qui vous ébranle. On sait qu'elle est là, quelque part, mais dieu sait où, nul ne peut l'appréhender en tant que telle ; elle se sent, elle est dans l'atmosphère, prête à vous marquer à vie. La *dansité* nous enveloppe, nous contamine, nous troue. Tandis que dans la danse ou dans la performance, le corps s'écoute (s'appréhende, se perçoit, s'éveille), se voit (de l'extérieur et/ou de l'intérieur), se mobilise (en gestes, grands ou petits, plus ou moins expressifs, dynamiques ou statiques, ou en étant immobile) : il se doit d'être ici, en toute présence, devant prouver son existence. La danse demande donc de la vigilance parce qu'elle est faite d'une intention directive et convergente : celle de se montrer par la démonstration. La *dansité*, quant à elle, s'ouvre à la tension, non à l'intensif ou à l'extensif mais à l'*in-tension* ou à l'*ex-tension*, c'est-à-dire à la venue toujours incertaine des corps qui transpirent, suent, secrètent des énigmes, des corps qui virevoltent, vacillent, exultent les uns les autres, dans le même *pas*, au seuil de l'*ex-istence* ou de l'*in-istence*, au seuil... mais sans jamais être. Les seuils de *dansité* passent entre l'art et la vie comme des clandestins, en lignes de fuite. Dans la danse, le corps est ou n'est pas, à la différence de la *dansité* où les corps s'é-meuvent dans l'écart, à l'écart, sans limite organique ou fonctionnelle. Dans la *dansité*, les corps s'éprouvent à l'écart, sans qu'il y ait besoin de prouver la présence de cet écart, sans avoir à le formuler par un geste concret ou abstrait (un bougé du corps ou une écriture chorégraphique). Car la *dansité* vit l'écart, elle le vit violemment, comme une béance, une faille, un espacement. Si la danse se pratique dans l'espace, la *dansité* s'immisce dans l'espacement de tous les temps, comme *jections-de-l'écart*, partout et nulle part à la fois : seuils mouvants et naissants à la fois.

La *dansité* *tempsifie* l'espace : elle donne de l'espace à l'espace en lui donnant du temps, de l'intervalle ; et dans cet espacement, la *dansité* donne des tempS aux corpS qui s'é-meuvent de toute part, là et hors-là, librement, sans relation de cause à effet, sans chronologie ni mesure. *Corps-en-tempsion* permanente. C'est pourquoi, lorsque l'on est sur-pis par des corps dansés/dansants, c'est que la *dansité* a pris (le) *pas* sur la danse. Parce que la *dansité*, lorsqu'elle surgit, déstabilise la danse absolument. Dans son *ab-solu*. Il nous faut donc entendre ceci : « Votre connaissance demande un nouveau départ. Votre expérience est inutile et obsolète. Votre vocabulaire est à reconstruire. » Paroles de danseur en proie au trou-ble. « Nous sommes sur le seuil »... Entre la danse. D'entre ces corpS en qui croire. Sur-saut : en-deçà de toute gestualité, en-deçà de toute sémiotique ou sémiologie. Pré-sentiment : un quelque chose d'inexprimé. Qui tranche dans le vif : la danse est d'expression, la *dansité* d'irruption. La danse est humaine, la *dansité* sauvage. La *dansité* est d'effraction plus que de transgression : elle fraye et elle effraye, en pure énigme. Soudainement. Par bond. Furieusement. Comme l'éclair.

« Je les regardais passer le peigne et la brosse, chacune dans les cheveux de l'autre, cérémonie aux mille variantes, qui s'étirait indéfiniment. [...] Ce fut cependant juste à un tel moment, avec une soudaineté dont j'eus conscience et si éclatante qu'elle rendait vaine l'expression tout à coup : je me trouvai ressaisi, rattrapé par le mouvement brusque, le bond presque sauvage dont j'ai parlé et qui pris corps en un éclair. Sans que je puisse comprendre à quel instant cela arrivait, ce brusque écart m'ébranla, je fus livré à l'épouvante ; je crois que je vis jour, vision difficile à soutenir, instantanée, liée à cet écart, comme si cette déchirure entre elles deux, ce cruel intervalle... » (Maurice Blanchot)

Ce cruel intervalle est un rythme, non une gestualité, même saccadée. Car il n'y a de saccade que d'un déplacement supposé linéaire et pris dans un projet continu : la saccade signifie une discontinuité dans la continuité d'un geste. Mais entre deux gestes, il y a la déchirure, l'espace foudroyé par l'irruption sauvage d'un *pas-sage* : *pas* qui ne répond de rien et surtout pas d'une quelconque sagesse. « Pas pas... » : le corps bégaye, hanté qu'il est par la peur de l'abîme. *Pas encore* et *pas pressant* l'autre de venir, le corps se meut par saut, d'un intervalle à l'autre : c'est l'é-motion qui engage l'abîme sous chaque pas. Le rythme du corps est une é-motion : un pas énigmatique et paradoxal, une hantise de pas.

Pas hanté par la violente *dansité* de l'écart, c'est la *dansité-Dupont*. Elle défraye la chronique en de magiques frissons. Car, en effet, ça frissonne : affaire de spectres et de sons, affaire de seuils et de rituels. Des rituels de passage qui rongent les corps des voyants et des non-voyants. Car ses corps font du bruit : de la disruption, du grain, du delay, de l'écho, des corps vibrants, des déflagrations. La *dansité-Dupont* : *stri-danse*. Tous ses corps se donnent à corps perdu, ils s'acharnent à se différer dans le temps, ils s'incarnent dans la disparition de leur mouvement, en rythme. La *dansité* est « out of joint », hors des gonds : du temps, il en fait des tonnes (de la matière charnelle) et des tons qui détonnent (un bruissement spectral ou fantomal). Il y a des corps dansés/dansants qui résonnent comme des Horlas, comme des hors-là, à tue-tête. *HAUTS CRIS*. Corps qui se dédoublent, s'intensifient et se multiplient en une myriade de crépitements pour que se fasse entendre l'inouï : non l'inaudible mais l'émotion démesurée d'être-hors-là, qui dépasse l'entendement. Des hors-là : « unheimliche », une inquiétante étrangeté *habite*. Des corps si proches et si lointains à la fois, des corps qui s'enlacent, s'embrassent, toujours aux bords. Et qui débordent. Des corps qui s'émeuvent sans raison. À perte. Et avec fracas. ÇA DÉCHIRE.

Des corps vacillent et se contaminent en un chant mortel, sous le sceau de la faux, et dans une blancheur étrangement suffocante, avec des lumières qui ne font pas voir mais qui taillent les corps comme on taille un diamant : de multiple facettes éclatent au grand jour mais laissent intact l'Obscur sublime du corps, dans ce qu'il a de vibrant, de sur-prenant. Dans ce qu'il a de *daimon* et de d'aimant : apparaissent ainsi, au milieu de nulle part, comme autant de spectres ou de couleurs locales, comme autant de compagnes ou de clairs-obscurs, un Jack l'éventreur, une femme en lévitation, un Nosferatu incarné, un lutin féérique, le tout, à fleur de peau.

La *dansité-Dupont* est déchirure, tension, écho des corps. Sa *dansité* déchire. Sa *dansité* écartèle les corps. Sa *dansité* entre en écho avec tous les corps : corps qui, en une fois, rencontrent de l'autre-fois et du pas encore à-venir. Car le corps s'invente sous nos *pas* : est-elle là, dans cette armature transparente, enfouie ? pas encore, et pourtant, un souffle et elle se découvre avoir toujours déjà été là, en suspens/en suspend, en pure suspense. La *dansité-Dupont* suspend le cours des choses pour donner à entendre le crépitement, le ruissellement, le chuchotement des corps, dans leur intervalle, obscurément. En *Souffles*, sa *dansité* peut être littéralement viscérale. Les corps se donnent d'un coup, comme un coup de hache. Il se donnent sans que l'on sache où ils commencent et où ils finissent. Ils s'éviscèrent et vocifèrent. Sans intériorité ni extériorité, ils se déploient. En décomposition. Multiplicité de mouvements imperceptibles. Nous sommes soûlés par l'ivresse du sensible. Entêtés par l'évanescence du sens. *Pensées-en-corps*.

La moindre chose est profusion et inquiétude. Il y a dans la *dansité-Dupont* comme cette oreille dans le gazon de « Blue Velvet », il y a du Lynch, de l'amour-monstre : atmosphère troublante et énigmatique, proche toujours de la cruauté, de la crudité du Désir. Il y a du *corpspsychique*. Le familier fourmille comme autant de cils balayant la main d'un aveugle mendiant : paume tendue, il flirte avec le ciel, sans jamais l'abîmer. C'est cela danser en *dansité*. S'ouvrir à l'abîme sans que le ciel ne vous tombe sur la tête. Se donner de l'air, du souffle. Du souffle. Qui traverse de part en part les corps, qui passe dans leur béance. Et puis se lancer à corps perdu, à l'aveugle, pour s'affronter à l'obscur objet du Désir : le « dérèglement de tous les sens » (Arthur Rimbaud).



Hauts Cris, Vincent Dupont, 2005.

Photo : Linde Van Raeschelder

C'est là que les corps se chevauchent, s'ignorent, se caressent : à distance, électriques. Avec des fils, parfois, mais sans attaches, jamais : libres, souverains. Corps *télé-pathiques* : qui (se) touchent dans les épisodes de la distance. Corps qui s'éjectent, s'abjectent, se débectent, se crient. Corps en trop. Corps en lutte. Corps en vie. Ces corps qui ne sont plus mobiles mais mobiliers en fureur ou lampe en furie. Sous le sceau de l'épouvante, sous la lame tranchante d'une scie. Depuis cette tronçonneuse, c'est le monde qui vacille : les murs se défenestrent, les planchers s'étourdissent, les images prennent corps. Monde en fusion, en effusion. Drame d'une condition humaine traversée d'in/humain.

Dans la *dansité*-Dupont, tout murmure avec effraction mais en toute discrétion. *Dansité* qui insuffle dans la vie des corps-fleurs en sécrétions. Déployant des charmes ambigus. Superbes et venimeux à la fois. Et des corps épineux. Irrésolus et insoumis. Dans chaque *pas*, l'in-tension d'un souffle. Dans chaque battement de *pas*, la trace en ex-tension. Trace qui ne se dépose pas. Trace qui volète, se dissémine et poudroie en mille éclats le timbre de corps en *voix d'apparition*. Sentir des corps, entendre des voix, sans être assuré de leur provenance : *proscenium* ou *postscenium* ? Là, il n'y a plus de scène primitive mais des cris sauvages, qui sourdent ça-et-là et qui parfois transpercent l'horizon. Du surgissement. De l'irruption. Les corps ne font pas, ils profèrent, comme on profère des horreurs à la Terre entière lorsque les nerfs vous lâchent et que vous lâchez prise. Lorsque vous êtes pris par la poésie des corps. Et leurs turbulences : corps aériens, avec leurs trous d'air et leurs petites morts. Avec leur érotisme et leur peau-tendue à l'extrême. « Il n'y a pas d'acte humain qui, sur le plan érotique interne, soit plus pernicieux que la descente du soit-disant Jésus-christ sur les autels. On ne me croira pas et je vois d'ici les haussements d'épaules du public mais le nommé christ n'est autre que celui qui en face du morpion dieu a consenti à vivre sans corps, alors qu'une armée d'hommes descendue d'une croix, où dieu croyait l'avoir depuis longtemps clouée, s'est révoltée, et, bardée de fer, de sang, de feu, et d'ossements, avance, invectivant l'Invisible, afin d'y finir le JUGEMENT DE DIEU » (Antonin Artaud). C'est donc un miracle que l'homme ait encore de la peau sur les os... et qu'il lui arrive parfois de marcher sur les eaux. Tel « étang suspendu », tel étant suspendu. Car il lui arrive, ça-et-là, de perdre pied et d'entendre des voix... qui ne collent pas avec ses pas. Voix qui s'arrachent comme des lambeaux de peau pour *pro-venir* de son arrivée. Décollement.

Dans la *dansité*, on ne sait jamais ce qui fait corps, d'où peut arriver du corps, des corps. Non pas ce à quoi peut arriver un corps, en repoussant dit-on ses limites, mais ce qui peut arriver en tant que corps : corps singulier-pluriel qui trouble la limite. *Sub-lime*. Corps épars et fragile, corps sensible et *daimon* à la fois. Imperceptiblement là, jusqu'à ce que, soudainement, se manifeste un quelque chose qui se tient en hors-là. Un trou-ble. Une syncope. Un battement d'aile. Fin de partie de Beckett : « HAMM. - Pas de mouettes ? CLOV. - Mouettes ! » Dans l'écart : un trouble, un double ou une apparition ? Dans la violente *dansité* de l'écart, il y a une extrême attention au presque... presque. Presque, pas assurément : il n'y a pas d'assurance dans ces corps dansés/dansants, juste un écart et un écho, et toute leur ampleur. Pas de sûreté, juste l'âpreté d'une vie, avec ses visions et ses hantises. Avec sa cinglante *dansité*. La *dansité*-Dupont fait la peau à la danse épelée, répertoriée, grammairisée, gesticulée, improvisée. Car, en dé-corps-tiquant le mouvement de la gestualité, elle l'hérotise au plus au point, monstrueusement. Elle pèle ainsi les corps comme les mains de Ghérasim Luca pèlent une pomme : « Alors que mes yeux se laissent attirer par une seule étoile (j'ignore pourquoi je la fixe avec tant de fidélité) mes mains fébriles, minces, déroutantes, de vraies mains d'assassin pèlent une pomme comme si elles écorchaient une femme ».



L'étang suspendu, Vincent Dupont, 2012

Photo : Frédéric Bonnemaison